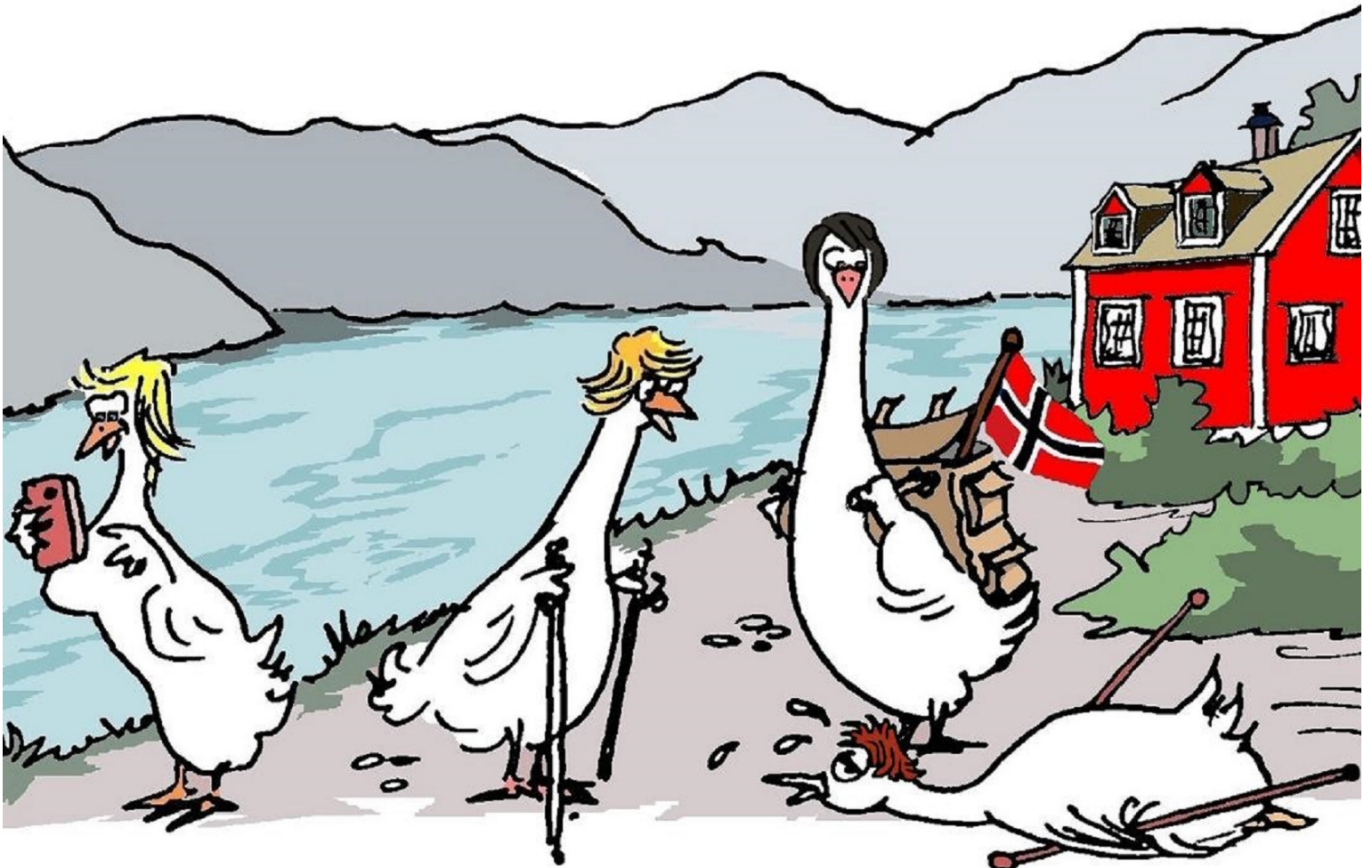


Sarah Castillo Palayer

Des øies presque blanches



Roman

SARAH CASTILLO PALAYER

Des oies presque blanches

© SARAH CASTILLO PALAYER, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5504-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Maman, Émilie,
En souvenir d'un fabuleux voyage...*

1.

Hélène, qui avait du mal à contenir son impatience, décida de commencer les échauffements, seule, sans tenir compte des sourires moqueurs de ses amies.

Tous les jeudis, c'était la même rengaine. Sous prétexte que la marche nordique était un sport convivial, bon nombre des participantes de leur club affichaient un incroyable laxisme qui l'insupportait. Entre les retardataires pourtant à la retraite, les accros du portable toujours prêtes à le dégainer et les esseulées au verbiage intarissable, le cours démarrait systématiquement avec un bon quart d'heure de retard.

Patricia et Nadine, plus conciliantes envers leurs congénères, profitaient de la lente mise en place du groupe pour discuter de leur semaine. Quant à Sylvie, la plus farfelue des quatre, qui faisait indéniablement partie de la catégorie « *addict aux smartphones* », ne rengaina son précieux confident qu'au moment de partir, négligeant le regard noir d'Hélène qui se positionnait déjà en chef de file, juste derrière la prof, prête à exécuter un parfait déroulé du pied.

En cette fin février, même si le temps était sec et le mistral enfin en veille, les températures n'en demeuraient pas moins glaciales. Pour se réchauffer, les marcheuses décrétèrent à l'unanimité, de laisser la technique de côté au profit de toniques tours d'étang.

Patricia, qui avait le besoin urgent de se vider la tête, fut comblée par ce choix. À la maison, elle supportait de moins en moins les vaines revendications de son époux, gilet jaune de la première heure, qui ne vivait plus que pour ce mouvement pourtant déclinant. Leur vie de couple avait pris un vilain tournant, qui les avait promptement projetés dans le pernicieux précipice des disputes. Alors qu'elle lui reprochait son manque d'implication dans leur vie de famille, il la blâmait pour son faible soutien à la cause. Tel un valeureux chevalier livrant bataille au péril de sa vie, il aurait aimé voir sa belle se pâmer d'angoisse pour lui, un délicat mouchoir brodé à la main.

Certains soirs, il ne rentrait pas, préférant soi-disant dormir avec ses amis de lutte plutôt qu'avec elle, qui boudait leur combat. Elle avait beau regarder en boucle les journaux télévisés qui filmaient leurs samedis d'action, aucun n'évoquait à nouveau les campements de nuit dans les ronds-points. Alors, que faisait-il pendant ses absences nocturnes ? Troquait-il son gilet jaune pour rejoindre un frétilant gilet rose ? Se pouvait-il qu'il la trahisse à nouveau ?

Prête à en découdre, elle se plaça aux côtés de son amie Hélène, professeure de sport de son état, pour jouir de son adéquate cadence et de son silence appliqué. Hélène était de ceux qui bannissaient les palabres inutiles au profit d'une bonne respiration. Ainsi concentrée sur sa marche, elle n'aurait pas le loisir de cogiter sur la plus que potentielle infidélité d'Yves.

Sylvie et Nadine, intriguées par son manège, l'observèrent de manière incrédule, se demandant quelle mouche l'avait piquée. D'habitude elles marchaient en trio, adaptant leur cadence à leur bavardage, en prenant garde de ne jamais se faire distancer ou pire encore, doubler par des retraitées. Il en allait de leur honneur de pétulantes quinquagénaires.

— Qu'est-ce qu'elle a Patricia ? Elle fait la tête ? demanda Sylvie à Nadine, la seule à avoir un tant soit peu discuté avec l'intéressée.

— Pas que je sache.

— Ce n'est pourtant pas son genre d'être en première ligne ! À moins qu'elle cherche à éliminer ses récents kilos.

— Tu trouves qu'elle a grossi ?

— Un peu ces derniers temps. Tu crois que c'est la ménopause ? demanda Sylvie, angoissée par la question.

Cette blonde pulpeuse, perpétuellement en quête de l'amour avec un grand A, redoutait cette proche étape de sa vie de femme, qu'elle comparait à la peste et au choléra réunis.

— Peut-être, éluda Nadine qui avait un tout autre point de vue.

Alors que depuis son veuvage elle s'épanouissait comme un papillon tropical aux couleurs flamboyantes, elle trouvait que Patricia s'étiolait, se renfermait sur elle-même. À plusieurs reprises, elle avait tenté de la faire parler, mais celle-ci avait immuablement ramené la conversation sur ses enfants et petits-enfants, qu'elle chérissait au plus haut point.

Ses deux autres amies, concentrées l'une sur son parcours santé, l'autre sur son parcours affectif, ne semblaient pas avoir remarqué ses récentes petites sautes d'humeur. Cela dit, elle ne les blâmait pas et pour être honnête, les enviait un peu. Si aujourd'hui elle savait si bien lire entre les lignes les plus anodines, décrypter les dispositions des visages les plus lisses, c'est parce qu'elle était allée à bonne école. Son long et lourd passé d'épouse malheureuse avait fait d'elle une championne olympique de la dissimulation. Elle avait appris à maîtriser ses gestes et ses expressions pour se conformer à ce qu'on attendait d'elle, à savoir, être une femme aimable et servile. Elle avait souffert, souvent pleuré en cachette, mais jamais failli à son rôle, afin d'épargner ses enfants des

vices paternels.

Trois ans plus tôt, alors qu'elle pensait être bannie des bonnes grâces du ciel, elle avait joui d'un petit miracle. Hervé, son époux, était mort accidentellement. Tombé d'un escabeau. Coup fatal à la tête. Comme elle avait eu l'intelligence de régler scrupuleusement le contrat d'assurance vie, qu'un jour de grande générosité, il avait daigné souscrire, elle s'était retrouvée à cinquante-deux ans, seule bénéficiaire d'une coquette somme. Celle-ci, additionnée à la vente de leur commerce, faisait d'elle une veuve riche et joyeuse. Peu lui importaient les commérages du voisinage, cette manne financière était un juste retour de trente ans de privations et de sacrifices auprès d'un homme pingre et colérique.

C'est ce triste événement qui avait à nouveau réuni les quatre copines et resserré des liens distendus par les aléas de la vie.

Elles se connaissaient depuis le primaire, mais c'est au cours d'un voyage scolaire en classe de troisième qu'elles avaient tissé leur solide amitié. Le lycée, qui avait été l'enceinte de leurs premiers émois et de leurs plus déchirantes déceptions, l'avait enracinée. Personne ne prépare le cœur des jeunes adolescentes de seize ans aux ravages des premiers chagrins d'amour. Elles s'en étaient pourtant toutes relevées et chacune en avait tiré des leçons, commençant sans s'en rendre compte, à bâtir les fondations de leurs vies d'adultes.

Pour maintenir cette complicité retrouvée, elles avaient décidé de s'inscrire à ce sport à la mode que tous vantaient. Depuis, aucune maladie ou urgence absolue n'étaient venues rompre ce rendez-vous hebdomadaire, qu'elles concluaient par un apéritif chez Gégène, bistrot ancestral de la commune, fièrement tenu par les Testoux depuis cinq générations. D'une propreté militaire, bien que laissé dans son jus, il y régnait une ambiance surannée. Elles aimaient sa décoration vieillot, ses chaises à l'assise large et au bois bien épais, son jukebox vintage, précieux coffre-fort des tubes de leur jeunesse et le doux cliquetis des machines à cacahuètes toujours en service. Ici, nul flipper ou baby-foot. Les Testoux laissaient ces machines bruyantes, pourvoyeuses de jeunesse volubile et désargentée à leurs concurrents, avides de changement et de modernité.

Pour rien au monde, elles n'auraient raté ces précieux instants de connivence. Au gré de leurs humeurs et de leurs emplois du temps, elles prolongeaient parfois le moment en y dégustant des pizzas livrées par le petit nouveau installé sur la place de la mairie, un charmant et sympathique trentenaire. Sylvie, que rien n'effrayait et surtout pas la différence d'âge, était chargée de passer commande. Un brin aguicheuse, elle s'amusait à lui couler de charmantes

œillades, juste pour le plaisir de le faire rougir jusqu'aux oreilles. Il aimait les filles du nord, ces grandes blondes aux yeux bleus et celle-ci, avec ses cheveux dorés tombant sur ses épaules, était sacrément jolie et sûrement dotée d'une belle expérience.

Après une bonne demi-heure de marche ininterrompue, la prof proposa une halte pour permettre aux assoiffées, de se désaltérer. Nadine et Sylvie en profitèrent pour rejoindre leurs amies, appliquées à tirer la juste mesure d'eau de leur pipette, directement reliée à leur sac à dos.

— Pourquoi tu n'es pas restée avec nous ? demanda Sylvie à Patricia, tout en sortant son portable de sa veste.

— Pour une fois, j'avais envie de performer.

— Merde Sylvie, dit fermement Hélène. C'est vraiment indispensable de regarder ton téléphone ?

— En quoi ça te gêne !

— Ça pollue mon bien-être. À ce propos, tu ferais mieux de boire, t'es toute congestionnée !

— Comment ça congestionnée ? dit-elle en se tâtant le visage à la recherche de boursouflures.

— Elle blague, ajouta Nadine.

— Ce n'est pas marrant. J'ai eu peur. J'ai cru que mes injections de botox d'hier étaient loupées.

— Ha ! C'est donc ça le secret de ce petit teint frais et pimpant à ton arrivée au parking, releva Nadine.

— Tu déconnes avec ces cochonneries, rétorqua Hélène. Un jour ou l'autre, une de tes opérations tournera mal.

— Je ne déconne pas plus que toi avec tes protéines ! Musclor.

— Ce ne sont que des compléments alimentaires à base de plantes. Tout ce qu'il y a de plus sain et naturel, pas comme ta toxine botulique.

— Ho, Ho ! Temps mort, ordonna Patricia suffisamment fort pour faire converger quelques têtes curieuses vers leur quatuor. Je vous préviens, je ne suis pas d'humeur à supporter vos petites querelles esthétiques. Si vous continuez, ce soir, l'apéro chez Gégène, ce sera sans moi.

Nadine se retint de sermonner les deux chiffonnières, opposées en tout, qui prenaient toujours un malin plaisir à se chercher des poux, Hélène dans le rôle de la moralisatrice et Sylvie dans celui de la libertine. Le ton sec et tranchant, peu coutumier dans la bouche de Patricia, mit heureusement fin à leurs enfantillages.

La nuit était maintenant bien tombée et enveloppait d'ombres le large chemin de terre, par endroits raviné. Cette année, le début de l'hiver avait été particulièrement vigoureux. La pluie et le vent avaient eu la drôle d'idée de prendre leurs quartiers en Provence.

Comme le reste du groupe, elles allumèrent leurs lampes frontales pour terminer la session dans de bonnes conditions. Tel un essaim de lucioles, elles reprirent leur marche nordique en silence, chacune empêtrée dans ses pensées. En trois ans, c'était la première fois que l'une d'entre elles évoquait une possible défection chez Gégène.

C'est certainement que l'heure était grave. Ne restait plus qu'à savoir à quel point.

2.

Quand elles franchirent la porte du bistrot, Marco, l'actuel tenancier, surpris par cet inhabituel silence, joua de ses épais sourcils noirs. En principe, l'écho de leurs voix moqueuses précédait toujours leur entrée, surtout si elles se laissaient aller à cancaner, s'accordant l'espace de quelques instants, ce si agréable vice.

Comme tous les jeudis, il avait soigneusement préparé leur table, s'appliquant à la couvrir d'une nappe à l'imprimé provençal et à la parer de quelques fleurs fraîches de son jardin. Il aimait la présence de ces quatre personnages qui lui rappelait avec nostalgie les années bonheur. Celles où ses parents étaient encore de ce monde. Celles où ils n'avaient pas encore croisé la route de ce maudit chauffard trop aviné, qui les avait percutés de plein fouet ne leur laissant aucune chance. Ce criminel n'en avait pas réchappé, mais cette maigre consolation n'avait pas été suffisante pour combler le gouffre de souffrance dans lequel il s'était alors noyé.

Hélène avait été sa séduisante prof de sport au collège. Le souvenir de cette belle brune au corps sec et musclé flirtait avec la réalité. Si le passage des saisons avait quelque peu marqué son joli visage, il n'avait en rien altéré sa sculpturale silhouette.

Sylvie, qui avait longtemps été chef du service de l'état civil de la commune, était maintenant l'adjointe du maire, sans étiquette. De ce fait, elle faisait partie des visages connus de la ville, tout comme Nadine, ancienne gérante un peu replète de la plus fameuse pâtisserie du département. Été comme hiver, sous un soleil de plomb ou fouettés par le Mistral, les habitués et touristes n'hésitaient pas à faire la queue un temps infini, pour obtenir une part de leur succulente tarte tropézienne. Le secret de sa fabrication, jamais dévoilé par Hervé, était désormais coincé six pieds sous terre, dans le caveau familial acheté en hâte lors du dramatique accident. Quant à Patricia aux incroyables yeux de jade, elle restait pour lui le parfait modèle de la mère de famille, même s'il la connaissait bien moins qu'Yves, son époux, qui venait parfois taper le carton avec ses collègues. Ses seuls souvenirs d'elle remontaient au primaire quand elle venait chercher son fils Thomas à la sortie de l'école, ses cheveux châtain clair mollement tressés, tombant sur le côté. Élèves dans la même classe, ils n'étaient pas très copains et ne jouaient guère ensemble. À l'époque, Thomas était trop intellectuel pour lui qui ne vivait que pour le foot. Comme Marco rentrait seul à pied, leur commerce se trouvant à à peine cent mètres de l'enceinte scolaire, il